

<https://www.dechargelarevue.com/Igor-Quezel-Perron-Deux-contes.html>



# Igor Quézel-Perron : Deux contes

- Le Magnum - Repérage -

Publication date: vendredi 15 septembre 2023

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**Il est, de longue date, familier de nos publications, revue et site. De loin en loin, cependant. Première occurrence en juin 2012, pour trois poèmes dans *Le Choix de Décharge* n° 154, mais c'est bien sur le site, avec l'*I.D* n° 541, au 11 janvier 2015, qu' Igor Quézel-Perron sera particulièrement distingué pour avoir, lors de l'année 2014, publié un haïku par jour sur le thème de l'entreprise dans les pages du quotidien économique *Les Echos*. Ces écrits seront rassemblés dans *Haïkonomics*, aux éditions *Envolume*, qui publieront à la suite la majorité de ses ouvrages.**

Une singularité de cet auteur est ce parti pris de donner à chacun de ses livres une personnalité différente, par sa forme, par son sujet. Tous ne m'ont pas également intéressé, mais après ces *Rêveries d'un promeneur en entreprise*, dont *Décharge* 172 donna des extraits, mais qui semblent ne pas avoir trouvé son éditeur, *A nu Paris* (*Repérage* du [27 novembre 2017](#)) a justement été remarqué.

C'est en juin 2020 qu'Igor Quézel-Perron fait retour dans nos publications, avec la parution d'un poème en prose, une manière de conte en vérité, dans [Décharge 194](#), sous le titre *Il fut un temps*. C'était là ouvrir une veine qui allait s'avérer féconde, puisque aujourd'hui c'est tout un recueil, *d'une centaine de contes et histoires, fantastiques ou poétiques*, qui commencent tous par cet exorde : *Il fut un temps*, qu'il soumet à notre appréciation. Et dont sur le champ j'extrai deux d'entre eux, en réservant deux autres à un prochain *Décharge*.

**Or**

Il fut un temps où je cherchais de l'or dans la montagne. En quittant le village, je vis ma peur et mes espoirs dans les yeux de la fille du grand Gilles, le cordonnier. J'avais pris de quoi vivre dix ans, c'est-à-dire pas grand-chose. Un neveu épris de poésie gardait mon chien et le silence de ma maison. Après avoir franchi le massif des Derniers Cerfs, je remontai un fleuve auprès duquel avait vécu l'homme aux dernières griffes, l'Oustala. Je l'imaginai s'endormir près du feu avec la femme à la longue chevelure, j'entendais les crépitements du bois. Je me serrais la nuit dans une tente, entouré par des bruits de jais. Je faisais souvent ce rêve où des fourmis armées de sabres coupaient des sangles qui me liaient à un pieu. Je me lavais dans des trous d'eau froide dans lesquels j'abandonnais mes pensées, les bonnes comme les funestes. Je grelottais, les ongles brisés par la terre que je retournais. Je ne trouvais rien, mes rires étaient sales de mon infortune. La terre ricanait comme si elle voulait me chasser. J'avais l'impression que mon destin hennissait de ce sol trop gratté, il se moquait de moi. Alors, je compris que j'étais devenu un homme à genoux. Le manque pinçait, l'absence blanche comme le ciel. Je ne savais pas quoi attendre ni pourquoi espérer. Je suis la peur. Un serpent s'échappa dans un champ de pivoinies. J'eus envie d'écraser sa tête d'un coup de botte, mais je retins mon geste. Il n'était pas coupable. Je rentrai au village. Personne ne me posa de questions. Une voisine à qui je n'avais jamais parlé m'apporta un pot de miel.

### **Quai des Orfèvres**

Il fut un temps où j'étais inspecteur de police. C'était l'époque où l'on pouvait encore fumer la pipe au quai des Orfèvres. Sur un sous-main en cuir anglais, je consignais mes notes d'une plume que je trempais dans un encrier qui me venait de ma grand-mère. Je déjeunais chez Colette, un estaminet de la place Dauphine où l'on servait des tripes à la mode de Caen le mardi, de la morue à l'espagnole le vendredi. Je prenais souvent un quart de Côtes du Rhône, parfois deux quand il faisait froid. En déjeunant, je regardais les passants défiler derrière les rideaux à carreaux et je jouais à distinguer par leur mine les innocents des coupables. Parfois, un avoué ou un juge s'asseyait à ma table et nous commentions les affaires du moment à grand renfort d'onomatopées et de hochements de tête. Je regardais souvent la Seine depuis mon bureau, surtout l'hiver quand le vent soufflait dans les peupliers. Le soir, l'activité du service diminuait et je suivais le lent déclin de la lumière. Le jour s'éteignait quand elle atteignait le seuil de ma porte. Germaine, ma secrétaire, me faisait un signe à travers la vitre vers cinq heures, pour me dire qu'elle rentrait chez elle. Je restais encore quelques heures, cherchant dans ma solitude des indices pour identifier le meurtrier de la petite Suzon, une fleuriste de la Madeleine chez laquelle j'achetais parfois une botte d'œillets.